

20 Décembre 1912

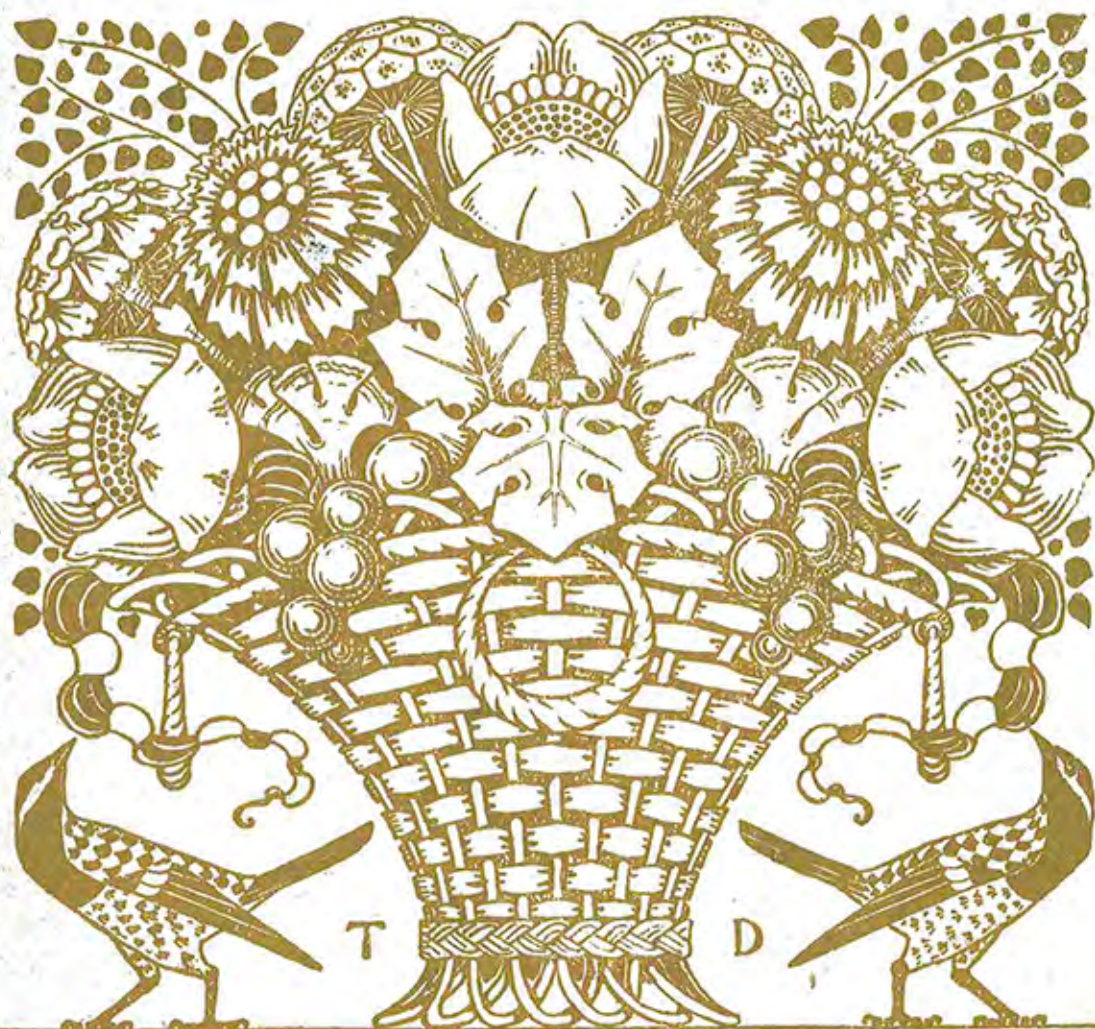
XIV<sup>e</sup> ANNÉE

NUMÉRO 186

# L'ART·DECORATIF

REVUE DE L'ART·ANCIEN & DE LA  
VIE·ARTISTIQUE·MODERNE

DIRECTEUR : FERNAND ROCHES



ADMINISTRATION & REDACTION  
4, RUE LE GOFF, PARIS (V<sup>e</sup>)  
TELEPHONE 805-02

BI-MENSUEL

PRIX DU NUMÉRO : 1 fr.

## SOMMAIRE

Mme LUCIE COUSTURIER. — PIERRE BONNARD .. .. .	361
MAURICE TESTARD. — ÉMILB BERNAUX. .. .	377
FERNAND ROCHES. — LETTRINES ET VIGNETTES. .. .	387
PIERRE ANSART. — EXPOSITION D'ART PICARD A AMIENS.. .	389
TABLE DES MATIÈRES .. .. .	391

## Supplément

BIBLIOGRAPHIE. .. .	1
CALENDRIER DES EXPOSITIONS .. .	2
CONCOURS .. .	6
ÉCHOS ARTISTIQUES. .. .	6

## Prix de l'Abonnement à L'Art Décoratif

France. 1 an : 22 fr. 6 mois : 12 fr. — Le Numéro : 1 franc.

Étranger. 1 an : 26 fr. 6 mois : 15 fr. — Le Numéro : 1 fr. 50.

L'Administration de la revue tient à la disposition de ses abonnés, au prix de 2 fr. 50 pièce, des Cartonages pour la reliure des années parues. L'année formant deux volumes, chaque carton contient un semestre.

Les abonnés ont droit sans augmentation du prix de l'abonnement aux numéros exceptionnels que publie la Revue

LES ABONNEMENTS PEUVENT ÊTRE SOUSCRITS A TOUTE ÉPOQUE DE L'ANNÉE

Les personnes qui souscrivent un abonnement dans le courant de l'année et qui désirent posséder soit un semestre, soit une année complète, ont la faculté de faire partir leur abonnement du premier numéro de l'année (5 janvier) ou du semestre (5 janvier, 5 juillet).

Voir les conditions de l'ABONNEMENT COMBINÉ au "Moniteur du Dessin" et à "L'Art Décoratif", page 3 de la couverture.

Administration et Rédaction : 4, Rue Le Goff, PARIS (V°)

TÉLÉPHONE 305-02

Pour la publicité dans « L'Art Décoratif », s'adresser à M. Albert BOUY, 42, rue de Paradis, Paris.

CRAYONS

17 Graduations  
et à Copier

KOH-I-NOOR

Jamais  
Égalés

L. & C. HARDTMUTH



LE DÉJEUNER EN PLEIN AIR

## PIERRE BONNARD

DANS un moment où l'on voit les meilleurs peintres attristés par la lourde gérance de l'héritage des siècles, ou convulsés en de nocives expériences pour la purification de l'art, Bonnard étonne et ravit par la jeune insouciance de son génie qui ne croit pas, à l'occasion de son avènement, devoir tout remettre en question. Durant le cours ininterrompu de son évolution, Bonnard est gai parce que sa virilité s'accommode de l'heure et du lieu qui l'appellent à perpétuer le règne de l'art; parce que son ardeur s'alimente normalement de fraîches substances. Quand, par exemple, il aime Paris, ce n'est pas en fermant à demi de nostalgiques paupières pour le vêtir d'agrèments étrangers, mais en ouvrant grands les yeux sur ses brouillards, ses pierres grises, sa population noire. Aussi différent que soit son apport de celui des vieux impressionnistes — qu'il admire — il a leur confiance dans son époque, encore qu'il conjure — sans funèbres hommages au passé — leur trop grande propension à l'objectivité. Aussi subjective que paraisse sa vision du Présent, elle n'est pas distante, intimidante, et



LE CORSAGE A CARREAUX

portrait de M. Terrasse, de M. Besson, etc., et surtout ces femmes aux aspects multipliés, symboles de la joie moderne multiforme observées nues à leur toilette ou couvertes de robes d'oiseaux, mêlées à la vie de l'eau, des animaux, des arbres en des rapports nouveaux, savoureux et décoratifs.

Cette création abondante et heureuse s'explique par la faculté permanente chez ce peintre, d'observer et d'approcher les êtres, que révèle sa fréquentation. Il sait être immédiatement proche, à tel point que.

quand, tel un Cézanne, Bonnard découvre un monde à son tour, c'est pour le mettre dans nos bras. Du moins, c'est devant ses œuvres seules que, pour ma part, je me rassure complètement sur la valeur sentimentale et esthétique de mes contemporains, sur leur cordialité, leur humour, et les tiens pour adorables et méconnus.

Cette indulgence pour ses compagnons apparaît dès *Le Jardin*, tableau exposé au premier Salon d'Automne, en 1903. Par des attitudes familières, mais ignorées, par des volumes ronds échappés à la torture des anatomistes, des citadins et citadines, épanouis en robes claires et vestons ouverts, exhalent candidement leur plaisir d'être adhérents à l'herbe, d'abolir les contractions de leurs muscles au contact des sièges frais, de regarder fixement, de se parler nez à nez. Aussi représentatifs de jeunes instincts, aussi intenses que des Giotto sont ces *Enfants au chat*, *au déjeuner*, etc. ou ces hommes dont l'individualité puissante est si peu déguisée par leur extérieur :



LA COUTURE

lorsqu'on l'aborde, on croit ne l'avoir pas quitté, peut être parce qu'il sait contenir ces exclamations et ces compliments qui proclament, avec la distance qui a séparé deux êtres, celle qui éloigne encore leurs âmes. Auprès de Bonnard on se sent familier, <sup>le</sup>contemplatif comme parmi les arbres et le soleil de son pays.



LE CARREFOUR

En voyant son extérieur si bien adapté à la simplicité de sa petite maison de Vernon, de pur goût français, où ses mains s'occupent avec la sensualité des champêtres, où il peint discrètement, et sans plus d'orgueil, rame sur une boucle de la Seine, ou transporte des fruits et des pots dans ses bras, rien ne le trahirait à ceux qui fuient les célébrités, les favoris de l'élite dont il est. Non seulement il ne sent pas l'homme à la mode, mais il ignore même ces innocents apprêts qui imposent sinon à autrui, du moins à soi-même. A l'aide de quatre punaises au mur, il propose ses tableaux récents à la critique de ses amis, aussi simplement que, seul, il les étale ou les traîne à l'épreuve de lumières

différentes ; au-dessus du sol même il se penche sur une peinture expressive pour en modifier l'accent, substituant, sans mise en scène, la figure d'une enfant à un cheval, ou réciproquement.

C'est un grand enseignement que la vie de ce peintre qui dépense libéralement la plus grande partie de son temps à sentir et agir, aussi différemment et autant qu'il le peut, et ne réserve qu'une heure ou deux par jour au labeur si nécessaire et si impérieux du peintre.

Dans son jardin où se métamorphose, dans les ambiances, sa fine compagne inspiratrice, au cours de promenades dans cette vallée changeante de la Seine, qui lui livre coquettement son anatomie en la dissimulant sous des parures contradictoires, j'ai aimé observer que son enthousiasme ne le portait pas à se précipiter sans cesse sur sa palette, mais qu'il savait toujours perdre du temps pour faire un choix. D'ailleurs, perdre du temps n'est qu'apparence, puisqu'il travaille de mémoire ; et s'il amorce à l'instant, d'après nature, l'œuvre qu'il amplifiera à l'atelier, il commencera demain, de souvenir, la féerie qu'il contemplait oisivement tout à l'heure. Mais jamais il ne se rive pour longtemps au motif : sa fonction essentielle étant de découvrir, il doit être alerte ; de la porte de son atelier, comme des bords de sa route, il guette, mêlées à la boue ou aux ciels illuminés, sans élection préalable, toutes les manifestations de la vie. Son habitude de l'affût sans objet précis, son détachement des beautés consacrées rappellent les goûts, l'humeur, l'allure distraite de tel poète et conteur. M. Thadée Natanson l'a, d'ailleurs, apparenté à La Fontaine dans la conclusion de ce récent portrait (1), œuvre charmante, implacable aux biographes de Bonnard, qu'il faudrait citer tout entière pour évoquer l'originale physionomie de ce peintre, son caractère sympathique, sa fine maigreur, son rire ouvert, sa fantaisie, sa bonté.

Si l'âme de Bonnard a conservé tant de fraîcheur, ce n'est pas que lui aient été épargnées les affres des débuts, dans les déformantes écoles. Quand, avec Denis, Ibels, Piot, Ranson, Roussel, Sérusier, Vuillard... il allait, en 1890, à l'Académie Julian demander à des peintres officiels l'enseignement du métier d'un Rubens, il n'en reçut que des objurgations peureuses de s'en tenir à la lettre de l'imitation des objets.

La haine de leur ignorance et de leur misère unit, comme une étroite parenté, les jeunes gens bientôt ralliés à l'esprit d'indépendance de Vuillard. Les musées et l'art de l'Extrême-Orient les délivrèrent définitivement du principe de l'objectivité.

Une palette assez semblable servit E. Vuillard, K.-X. Roussel, P. Bonnard pour leurs conquêtes engagées dans des voies distinctes. Tous trois nous font apprécier la saveur nouvelle de ces tons froids et mats auxquels les jeux d'un subjectile chaud, apparaissant par places, confèrent tant de calme distinction. Comme Vuillard, qui révélait des figures graves sur un fond magique, non selon leur importance dans notre esprit, mais selon leurs aptitudes expressives et ornementales, Bonnard tira un parti personnel du sans-gêne permis par les Japonais à l'égard des préséances entre les formes. Sur de petits panneaux en carton ou en bois, il répartissait décorativement des taches noires ou bleu intense (plates ou ornées de stries, de carreaux), qui faisaient régner solidairement un paletot, un fiacre, une affiche, un chapeau, tandis que dans l'indis-

(1) Publié dans *La Vie*, n° du 15 juin 1912.



LE JARDIN

inct de teintes chaudes et légères, s'éloignaient des visages, des murs, d'autres chapeaux, des ciels dans une intimité imprévue. Même dans ses prochaines préoccupations du volume, il témoignera du dédain de la convention et exprimera, je suppose, par l'esprit de sa mignonne bottine, le charme inconnu d'une petite femme empaquetée.



LA LECTURE AU JARDIN

De plus en plus il cherchera les manières d'être les plus significatives de la vie quotidienne de ses personnages. Tels sont ces angles nouveaux des bras, ces inclinaisons franches des corps et leur contact avec les meubles qui les morcellent. Quand il a trouvé le geste expressif, il le tend, l'équilibre, l'aiguise à petits coups qui l'installent dans la lumière, le complète par les éléments qui propagent son rythme, le désigne, l'extériorise par l'astuce de la mise en page, des taches, la persuasion des valeurs et des teintes. Celles-ci, rabattues, sacrifiées aux vertus des noirs et des blancs dans les premiers tableaux exposés rue Laffitte et rue Richepance, chez Bernheim-Jeune « Le Carrefour » « La Couture » etc., s'élèvent tout à coup en 1908 à cette gamme de gris légers rosis, bleuis, verdis, si exquisement évocateurs de l'atmosphère qui argente les paysages parisiens, qui nacre les cabinets de toilette de ces femmes au tub, à l'éponge etc. En ces derniers se lisent l'ambiance jaune assurée par les jeux de la toile,



la chaleur des chairs, parmi lesquels luisent les froideurs variées de l'eau ruisselante, des rideaux, des linges, des faïences et des tubs bleus. Les sujets de plein air bientôt et les natures-mortes, ne se contenteront plus de cette peinture nuancée quelles que soient sa richesse et sa consistance et nous assisterons aux épanouissements successifs de couleurs



LE PAON

vives et rares. Bleus francs allégés de roses, verts crus émaillés de blancs, rouges, jaunes, mauves, précisant le caractère d'une élégance, marquant un repos ou installant une dominante comme les chantants rappels de rose du « Déjeuner en plein air ». Dans cette même toile la face concupiscente de l'épagnéul devant la table servie, précise le rôle d'accent, de base, auquel s'est réduit le noir, d'abord prédominant.

Comme s'enrichit la palette, l'invention du peintre s'amplifie sans cesse jusqu'à ces grandes compositions décoratives qui contiennent toute son imagination en fleur et sa tendresse. Les quatre panneaux exécutés pour Mme Godebska<sup>(1)</sup> ne témoignent pas, cependant, du nouveau souci de couleur, tous les ornements de ces vastes surfaces devant, à la suite des tentures et meubles anciens, se tenir au mur dans un rôle décoratif discret.

(1) Ces quatre panneaux ont été reproduits dans le numéro d'octobre 1910 de *L'Art Décoratif*.

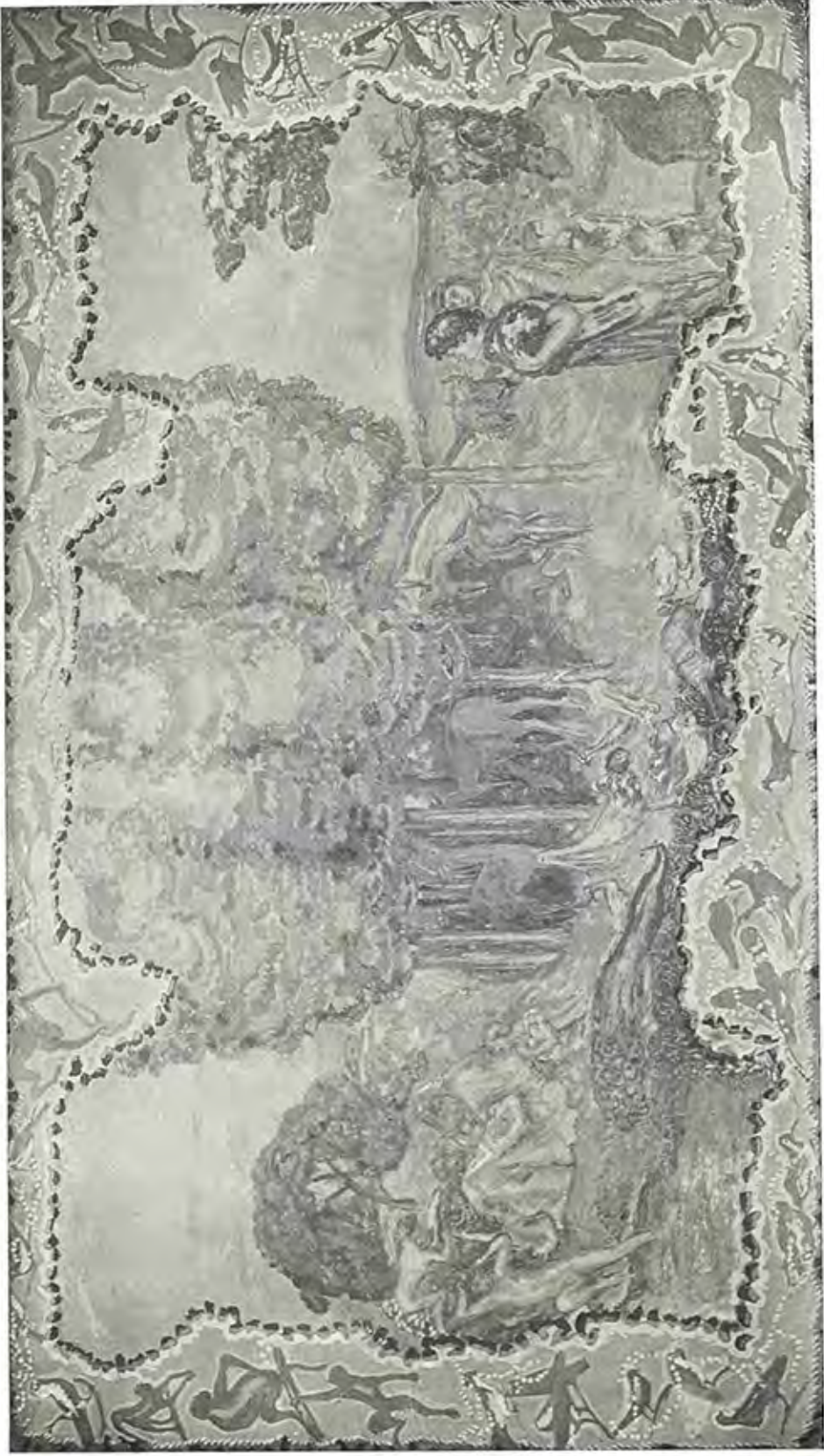
*et l'œuvre de M. Godebska*



(Cliché Druet.)

PANNEAU DÉCORATIF

SALON DE M<sup>me</sup> GODEBSKA



(Cliché Druet.)

PANNEAU DÉCORATIF  
SALON DE M<sup>me</sup> GODEBSKA



LA TOILETTE

C'est pourquoi Bonnard, au lieu de s'engager dans leur champ immense à grands pas retentissants par des valeurs et des couleurs distantes, au lieu d'exalter les teintes locales, ne les a indiquées, au contraire, que selon le minimum. Pour assurer une telle proximité, il a conçu cette bordure sonore jaune et noire, affinée de rose, qui lui a signifié le registre qu'il ne devait pas dépasser. C'est encore ce large cadre peint dont la découpure intérieure engage dans la toile d'amples caps qui amorcent les rythmes des courbes, commandent les dimensions des masses décoratives et leur symétrie. Successivement, le besoin d'un balancement, d'un aplomb, d'un contraste, l'appel d'une surface, ont suggéré au peintre le mouvement de ces formes d'arbres expansifs, d'animaux spirituels, de nymphes riantes groupées dans « Le Plaisir », « Le Voyage », « L'Etude », « Le Jeu ». Ces titres, malgré leur généralité, ont suffi à provoquer chez le malicieux psychologue des associations d'idées qui symbolisent nos parisiennes songeries. Par exemple, « Le Voyage » rassemble les plus fraîches évocations de ce sujet avec ce navire au volume triomphant,

ces sirènes aux sensuelles formes de vagues, cette ville prodigieuse, et, sur la rive, ce Chinois et sa boîte à thé, démesurés, comme notre appétit d'exotisme.

Après cet ouvrage important, la décoration exécutée pour M. Morosoff, « Méditerranée » (1), nous fait franchir une étape nouvelle. Bonnard, en effet, y investit les teintes, fraîches et brillantes, de fonctions essentielles qu'il ne confiait jusqu'ici, qu'aux magies de l'effet. C'est au cours de voyages en Provence que Bonnard a accueilli ces accords de couleurs franches. Il ne s'en privera plus, — car, de la part de ce victorieux, nulle

(1) Ces trois panneaux ont été reproduits dans le numéro du 5 novembre 1911.

abdication devant la splendeur ne se justifierait, — mais il les exaltera encore en une plus résistante matière.

Cette incessante évolution prouve l'esprit réfléchi du peintre dont les succès n'affaiblissent pas la faculté de se critiquer lui-même et d'admirer les autres. Qu'il porte cette admiration aux chefs-d'œuvre vénérés ou à ceux qui s'achèvent, ou s'élaborent sous ses yeux, il trouvera dans tous sa propre raison d'être, car son invention est considérable et son originalité infiniment saillante. N'en a-t-il pas manifesté, à ses débuts, l'un des aspects, en choisissant malicieusement l'heure d'un prétendu antagonisme du dessin et de la couleur, pour apprendre au public qu'ils ne font qu'un, en excluant les deux, ou du moins les pauvres idées que ces mots impliquent d'ordinaire, car les artistes savent que Bonnard a trouvé, pour matérialiser ce que ses yeux suggèrent à son cœur, la plus pure plastique. Nul autre que le peintre ne procède dans ses tableaux : un physiologiste, un couturier, un architecte, ne l'ont pas remplacé une seconde pour éclairer cette suave apparition : « Portrait de Mme Godebska ». Il ignore la robe, la chair, l'aigrette, le fond ; leurs gris, rose, bleu, rouge délicieux,



LA FEMME AU CHIEN



MÉDITERRANÉE. — PANNEAU DÉCORATIF

n'ondoient et ne se délimitent pas au gré des objets, mais au gré de sa sensualité. Dès le début, ses figures de femmes ont atteint, dans une peinture d'une autre saveur, la haute signification de celles d'un Watteau, d'un Fragonard. Ces « Femmes au paon », par exemple, sont une pure essence d'élégance française, et si, bien souvent, de l'Antiquité jusqu'à nous, fut interprété le trio des beautés, il évoque cette fois des femmes bien nouvelles, d'une joliesse étirée et nerveuse toute présente, ni déesses, ni esclaves, ni courtisanes, mais sœurs et amies du spectateur, aussi sensuelles, mais plus intelligentes que les autres, et raffinées jusqu'à mouvoir, parmi les vasques et les corbeilles, leurs nudités, avec autant d'aisance que leurs personnes d'apparat.

Réciproquement, ses élégantes ne « portent » jamais leurs parures. En exprimant ses contemporains, par une synthèse de leur forme artificielle et non d'après leurs académies supposées puis habillées, il a nuancé leur individualité à l'infini, faisant de l'humanité une faune très variée et de Paris l'un de ses plus riches habitats; ainsi, notre affinement, notre complexité modernes se combinent avec le charme de l'être primitif. Certains mouvements d'avant-bras levés, de jambes d'enfants, se révèlent dans les robes, comme en un pelage vivant, aussi libres et prestes que des gestes de chats.

Bonnard, d'ailleurs, rafraîchit souvent son instinct de la grâce dans l'étude des animaux. Il recrée chacun d'eux en des physionomies hardies et gamines qui nous les rendent étrangement plus intelligibles qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

*Donné par le  
Musée de la Ville de Paris  
le 10 Mars 1911.*

*(Panneau Méditerranée)*

*3 Nabissons*

De même il a surpris les habitudes des maisons, des arbres volontaires, des voitures, des remorqueurs et des barques qui ouvrent le métal blanc ou bleu de la Seine, du train empanaché qui se penche sur une courbe. Parent de Jules Renard comme de La Fontaine, il a su nous dire, dans des contes où parlent les plus humbles choses, pourquoi elles nous sont si sympathiques.

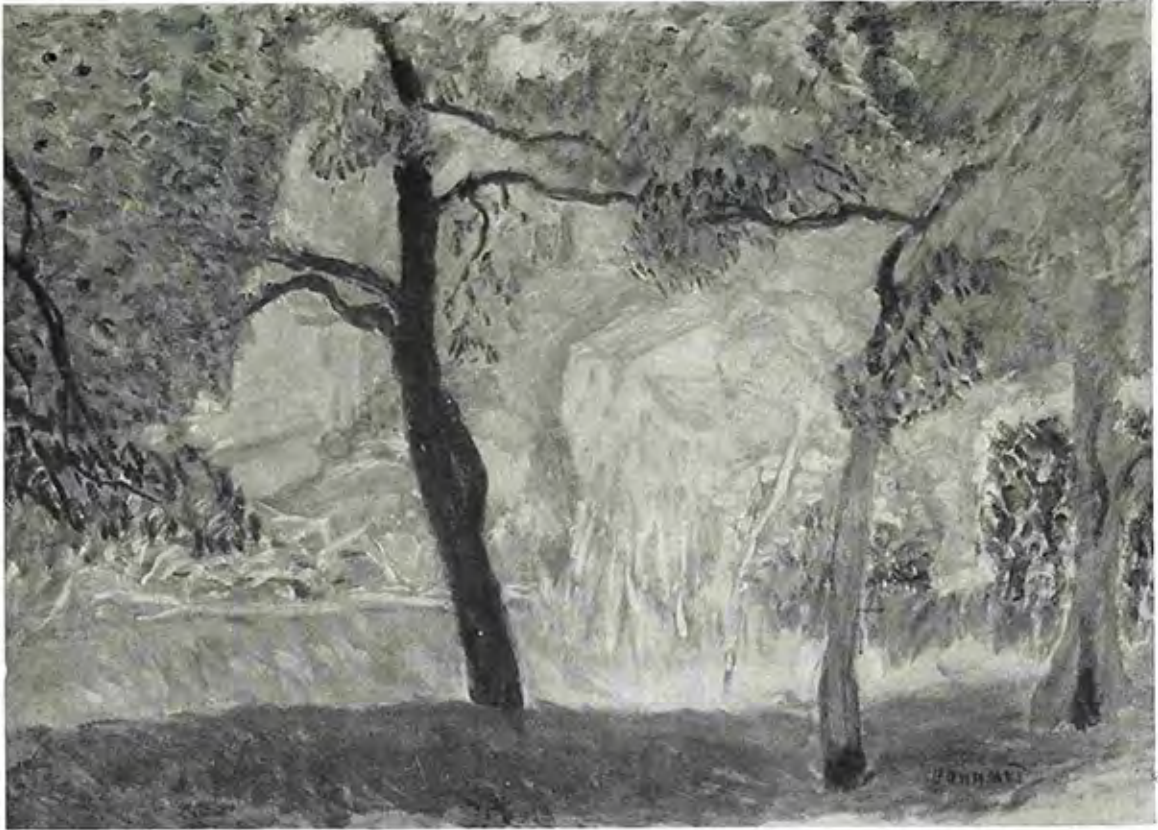
Ces contes, ce sont ses paysages, toutes ses peintures, comme ses lithographies en noir, en couleur, verveuses, pimpantes, d'une facture grasse, appropriée à l'expression, souple, sans être jamais calligraphique; tellement discrète, en effet, que si la maîtrise était une ostensible facilité de s'exprimer, Bonnard n'aurait pas de maîtrise; mais il en a, qui s'enveloppe pudiquement de gaucherie.



PORTRAIT DE M<sup>me</sup> GODEBSKA

On a cru devoir reprocher aux figures de Bonnard d'être incomplètes ou négligemment dessinées, parce que ce délicat se refuse à donner des explications aussi pédantes qu'inutiles du groupement des doigts de la main dans un geste, du raccourci d'une jambe ou d'un bras dans un mouvement aérien. A l'opposé de l'énumération fastidieuse et des exposés analytiques est cet art sensible et très concis, malgré sa spontanéité.

On a accusé ses mises en page, comme celles de Vuillard, de spéculer sur l'étonnement parce qu'elles ont osé fragmenter les corps humains ou ceux des animaux sans spécial respect pour la tête ou autres vénérées parties du sujet. Mais si le torse con-



*Signature*

PAYSAGE



LE DESSERT

*Signature*





LE YACHT (Misia)

tracté d'une baigneuse, par exemple, satisfait complètement aux besoins d'un tableau, pourquoi le cadre de la glace qui nous le décèle ne supprimerait-il pas facétieusement la tête et les membres avec leurs indifférentes prétentions ?

Quelle que soit la brusquerie de son caprice, quelle que soit la témérité de son langage voluptueux, un goût sûr éloigne toujours Bonnard de l'affectation et de la vulgarité.

D'autres peintres se raidissent dans des attitudes ou se dissimulent dans la grimace par terreur d'être littéraux, ou croient conjurer le banal par l'étrangeté, l'exotisme. Bonnard ne craint rien : il pourrait reprendre des thèmes séculaires, s'inspirer des modèles et des matières les plus pauvres, comme il peut exprimer gaiement la grâce la plus aimable, la plus épanchée, la plus blonde, sans jamais cesser d'émettre une singularité naturelle.

Plus on voit les tableaux de Bonnard, plus on les aime, ils ne conquièrent pas brutalement, mais ensorcèlent ; ils n'accrochent pas notre admiration par leur éclat, ne commandent pas notre religion par leur sévérité, ils gagnent doucement les profondeurs de notre être pour y accélérer, par l'amour et la joie, les battements de notre cœur.

LUCIE COUSTURIER.



LA CORBEILLE DE FRUITS

Photographies DRUET.

# THISBÉ

PARFUM ULTRA PERSISTANT

## ED. PINAUD

PARIS



## PICARD

Ingenieur, 97, Rue St-Lazare, Paris, s'occupe de la préparation de toutes les pièces nécessaires pour le dépôt et l'obtention des Brevets en France et à l'Étranger. Il remplit toutes les formalités aux lieu et place de l'inventeur.

Il envoie gratis et franco la *Libret de l'Inventeur* qui est un guide indispensable à quiconque fait une invention, si on lui écrit à son cabinet, Office Picard, 97, rue Saint-Lazare, Paris, Service A.

Conservez précieusement l'adresse de l'Ingenieur PICARD, pour le jour où ayant fait une invention, vous aurez besoin de ses conseils pour tout ce qui concerne vos

## BREVETS D'INVENTION

## LE TRICHOPHILE

Antiseptique d'odeur agréable, empêche la calvitie, entretient et développe la chevelure.

Prix du flacon. . . . . 2 fr.



Beauté du Teint et souplesse de la Peau

## CRÈME DE LAMINE VIGIER

Contre le hâle, taches de rousseur, rougeurs, acné, rides.

Prix du flacon. . . . . 2 fr.

PHARMACIE  
CHARLARD - VIGIER  
12, Boulevard Bonne-Nouvelle  
PARIS

*Tous  
les clichés, en noir  
et en couleur, de  
"l'Art Décoratif"  
sont exécutés dans  
les ateliers de  
Souffroy et  
Rocheport  
à Paris*

S<sup>r</sup>. Tropez 4 Janvier

Cher monsieur Bonnaud

Permettez moi de vous adresser  
ce modeste témoignage de remerciement  
pour le si charmant accueil que vous m'avez fait.

Vous m'avez dit : " la couleur agit "  
Puisse ce petit dessin agir aussi  
et vous dire la joie que me ferait  
le moindre croquis de vous .

Je suis bien confus de mon audace mais  
je me souviens aussi d'un mot du poète Rimbaud

" j'ai perdu ma vie par délicatesse "

alors, veuillez je vous prie m'excuser ,

et agréer pour madame Bonnaud et pour vous même

tous mes meilleurs vœux

avec ma si sincère admiration .

Ch. Carron

Route des Canoubiers S<sup>r</sup>. Tropez Var

Dimanche 21 Décembre 29

J'ai balancé longtemps, non pas Bonnard, mais à écrire  
cette lettre qu'à vos envois. Mais je suis à peu près sûr à  
présent qu'elle partira à votre adresse. Comme vous n'avez  
à soixante ans quand on se connaît et s'aime depuis quarante  
années sans s'être écrit jamais que pour se donner des nouvelles?  
C'est que moi, depuis votre départ, trop longtemps que je peins à vos  
pours ne vous en rien dire. C'est devant vos deux tableaux au Salon  
d'Automne, où je suis entré il y a des semaines pour les voir, et pour  
vous en parler avant que vous repartiriez de nouveau pour  
des mois. ~~En fait~~ En fait je ne vous ai pas revue. Mais je suis  
retourné vous voir et les voir très souvent. Hier, pour la der-  
nière fois. Demain on vous le rendra.

Depuis ma première visite j'ai sous le verre de ma table à l'hôtel  
la photographie du seul des deux tableaux qui ont été photogra-  
phiés, regrettant parfois que ce support, ou, si vous préférez, cette  
allusion me manque pour l'autre, qui ne me tient pas de  
plus près mais au souvenir duquel je collabore plus librement,  
peut-être trop, avec vous. Au lieu que celui des personnages  
aux visages dont le blanc est fait de toutes les harmonies du ta-  
bleau ou des principales, qui, moi lui, transparaissent, et à

2

proprement parler, ce font ce qui est d'extraordinaire, me contient plus fort dans votre oeuvre.

Mais cette photo encore n'est et ne peut être qu'un point de départ et pourrait devenir la cause des plus erreurs si l'on n'avait vu l'objet. Or le tableau ne l'a pas vu seulement: je m'en suis rempli, pour ne pas dire, trop patiemment, pénétré. Il faut vous dire que, pour mon plaisir et pour le pain d'oeuvres je le ai regardés ces deux tableaux aussi longtemps attentivement qu'il se peut. J'en garde, je crois bien, tout ce qu'on peut recevoir le spectateur ou un amateur.

Quant à la photo, si elle ne plaît (tout objet qui entre dans notre familiarité y prend sa place et nous attire pour des raisons parfois qui lui deviennent propres et arrivent à des raisons éloignées de sa raison d'être) il faut bien dire qu'il y subsiste peu, le plus rien de la féerie que fait du tableau le secret de vos harmonies et de vos oppositions et de trouvailles de pure peinture de quoi relève l'aspect de conte de fées ou d'apparition, dont je voudrais bien savoir si vous n'êtes pas parti.

Rien dans la pauvre photo que j'aime, même pour cette <sup>qui</sup> marque, dire pourdoirement d'or du centre, mais j'en ai l'esprit rempli, rien dans les visages du premier plan que leurs pâleurs, rien des étours, des lilas des fleurs qui en font ce que vos tableaux ont de rare et de si savoureux.

3

Rien de la quintessence violette de la nature d'empire. Rien de l'émeraude qui s'allonge à droite ou sur que. Mais si tous ces tons et ces rapports dans la place et l'intention au moins sont marqués, comme est marquée la pose de la mosaïque des tons de la maison du fond, de celle de droite et de quelques objets, le dessin n'a rien retenu, rien du tout d'un fond, dont les éléments, à gauche du tableau surtout, se perdent dans un véritable prodige de nuances double raffinement ni a enchanté. Rien non plus, mais la <sup>nuclé</sup> le nuant, ou chatouille des ors et des fleurs et enfin pas même la trace de cette dentelle de griffures qui relie les masses de ciel et leur légèreté au fond du paysage et à son intensité et fait un dilice de cette transition du terrestre au céleste. Mais si ma photo reprend, pour de l'exagération sur, dont, l'avantage, c'est pour rebalancer et équilibrer, comme il est naturel, les éléments forts, devenus noirs, du tableau et son armature dont elle surpasse l'importance. Pour retrouver la transparence, la base des mélanges, les éclats et les harmonies assurées, pour retrouver l'essentiel et le ton de force de ce conte de fées, il faut oublier l'écriture et fermer les yeux.

Les yeux fermés l'or de la lumière perdure entre les rouges incandescentes et les jaunes intenses et les verts et fleurs de la mosaïque du haut <sup>et les tons du paysage bleu et blanc et violet et rose</sup> <sup>grises</sup> de griffures <sup>qui</sup> relie aux bleus et ors légers du ciel et la pluie descend

brille pas que au premier plan et au plus cette grande <sup>5</sup> de violet, de lilas, de rouge et de jaunes qui n'est en fait, répondant avec  
n'est de l'ombrelle la voir dans les deux de fond, ces accents en lutte avec la blancheur de ciel, je n'ai même pas besoin de fermer les yeux  
pour le voir ni pour en dire de la couleur et de la forme et de la taille. Je retourne à ce dessin de formes d'autres paysages et de harmonies apparentes

et j'ai à la fin un coup de main  
et à la fin un coup de main  
Soudain. Mais je trouve de  
nouveau, comme déjà souvent,  
plus de force dans l'air, l'air est  
et plus de force. Si c'est, je le  
crois, le dessin de l'air, je n'ai  
rien plus de force, ce tout de l'air  
n'est tout à fait.

Voilà bien ce qui me rappelle; mais  
combien à me voir dans ce qui à  
mes yeux, en même temps, en  
un moment, mais le fond que  
mes yeux à capturer et dont  
mes doigts se saisissent, il devient  
peut à la fin, par simple  
je suis tout à fait sûr que vous  
en satisfaction l'expression.

Je n'ai pas, qu'on me dise  
à que j'ai pu voir, d'ailleurs, mais j'ai  
regardé seulement avec moi-même que j'ai  
regardé (de quel des yeux est visible?)  
Le plaisir que j'ai pu trouver à la fin n'est donc pas sans raisonnable. Mais est-il un seul plaisir qui n'est pas  
dans il suffit, à notre âge, qu'il n'est  
dans mes deux yeux, même pour un instant de la vie.

S'applique à la puissance centrale de l'or pour redescendre jusqu'au  
flamme de pique du premier plan, blanc fait de bleu et de violet et de  
bleu qui vont au lilas. Les transparents il n'est pas possible de  
la délicatesse elle raffinement plus que cette blancheur  
qui y oppose la force.

Les yeux, si loin poussés, des fonds et cette carotte attache d'un tout petit  
cheval qui est peut être un âne que la lumière exalte en ferie  
et leur fallait, puisqu'il faut si parfaitement un tout, ces  
blancs des personnages qui, de tout, ont retenu quelque chose,  
ils le gardent sur leur fond comme un miroir garde  
tout de lui, <sup>de l'air</sup> qui y touchent leur ressemblance glacée.

Pour le paysage, la structure, premier plan dans rive, rivière,  
deuxième rive au fond et le ciel qui fournit son essence à tout,  
elle s'apparente à trop de paysages de la Seine de ceux que  
j'ai vus, pour que j'aie même besoin d'une image. Il n'est  
pas mieux que, pour le paysage, pour plus libre. Rien ne  
s'interpose entre mon travail et mon plaisir. Ces deux, pour  
de feuillage - c'est <sup>deux</sup> ce que j'ai appris à la voir - la pose de  
celle de droite et je dirais la longueur encore plus <sup>de coupe</sup> de  
celle de gauche entre les quelles éclatent les blancs et les  
bleus du ciel et le reflet anodin dans l'eau, le corré qui



PETITE BIBLIOTHÈQUE d'ART MODERNE

André  
Mellerio



EN

LE MOUVEMENT IDÉALISTE  
EN PEINTURE.

H. Floury Editeur  
1. Boulevard des Capucines.

PARIS





PIERRE BONNARD

Ce qui fait le fond de M. Bonnard, c'est le charme.

Il en a le don inné. Tout, dans ses enchevêtrements de lignes comme dans le choix de ses tons, le poursuit et le dit. Il le trouve dans l'enfant, dans la femme surtout, aux longues silhouettes gracieusement onduleuses. Il sait fixer, sans lui faire perdre son velouté vif, ce frêle kaléidoscope, ce feu d'artifice toujours imprévu — le papillotage. C'est le fouillis compliqué d'une civilisation sans cesse en mouvement, où tout a sa note de couleur et en joue. L'inattendu d'un coin de rue, le geste relevé d'une parisienne traversant, les mille détails menus et frivoles de sa toilette, devenant par son impeccable goût le régal de l'œil raffiné. En ces spectacles de grâce fugitive, qu'il faut saisir pour ainsi dire au vol, toujours M. Bonnard demeure éminemment coloriste. En même temps qu'il poursuit l'équilibre des lignes par leur contraste, opposant à de folles sinuosités des droites rigides.

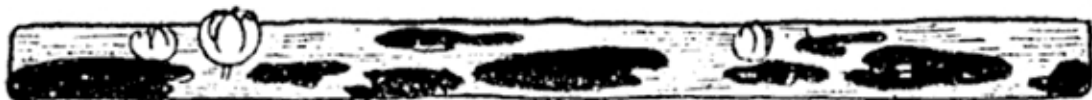
Signalons encore une particulière observation, caracté-

ristiquement amusante de l'animal — chats, coqs, chiens. .  
Ceux-ci surtout ont des silhouettes facilement reconnaissables chez M. Bonnard. Il comprend leur être intime manifesté par des poses baroques, des échines souples, tendues, des museaux en l'air, des courses folles dégingandées.....

Le sentiment inhérent à chaque scène M. Bonnard l'éprouve d'instinct, son faire s'en ressent, variant suivant les sujets traités. Cette différence se marque bien entre les œuvres faites à la campagne et celles de Paris. Dans les premières plus de simplicité, de calme, dans les autres plus d'acuité, de chatolement ténu et nerveux.

En somme, M. Bonnard apparaît un très sensitif, un délicat de la couleur unie aux souples arabesques — toutes qualités d'artiste (1).

(1) Ces qualités se sont affirmées plus nettement encore dans une récente exposition des œuvres du peintre aux galeries Durand-Ruel (Du 6 au 27 janvier 1895).



EDOUARD VUILLARD

« ... Peinture harmonieusement fleurie », a dit Geffroy. Au premier aspect, c'est ce qui plaît à l'œil dans les œuvres de M. Vuillard. A les examiner plus longuement, on y respire le parfum d'intimité des atmosphères closes. L'artiste sait mettre des horizons infinis dans le cercle restreint d'intérieur invu ou incompris par d'autres. Il aime les étoffes parsemées de points, ou zébrées de rayures, particulières à notre actuel féminin. Les silhouettes des meubles, les tons des tentures prennent à son regard de peintre l'égale importance presque des êtres qui s'y meuvent — le tout formant un microcosme de sensations douces et raffinées des existences calmes.

Avant tout, ce qui caractérise M. Vuillard c'est l'effort véridique et consciencieux à ne rendre de chaque impression que la somme d'intensité qu'il en éprouve. Il s'arrête lorsqu'il a épuisé l'émotion directe, sans chercher à *finir* au sens du vulgaire, c'est-à-dire en surchargeant de froids détails selon la formule d'une rhétorique d'art conventionnelle. Chez l'artiste il y a un œil excessivement fin saisis-

sant les rapports de tons, auxquels il s'intéresse profondément et qu'il rend avec une délicate justesse. Mais sous la sensation vive il cache un sentiment concentré qui donne à ces taches colorées une réelle valeur d'expression. Aussi est-il de lui des natures mortes — vivantes secrètement, si je puis dire, et corrélatives d'états d'âme.

Nous ne saurions passer sous silence, dans l'œuvre de M. Vuillard, un travail d'importance — c'est la décoration du salon d'un hôtel. Les panneaux variés, représentant des groupes de femmes et des jeux d'enfants dans des jardins publics, se relient entre eux, formant un ensemble heureux. Le sens de la modernité y est commenté par un vrai peintre, dans un adroit emploi du sol et des arbres, la belle ordonnance des masses colorées et des taches vivantes. Cette décoration est révélatrice de l'artiste. On peut présager quel y sera, quand il aura achevé de prendre conscience de son talent. Dans des œuvres agrandies, M. Vuillard, tout en conservant la vivacité de sensations fugitives, jusqu'ici rendues un peu sommairement et dans des proportions exigües, donnera plus d'ampleur à ses belles qualités de fraîcheur, d'harmonie et de sentiment.

CUBISTES  
FUTURISTES  
PASSÉISTES

Essai sur la Jeune Peinture  
et la Jeune Sculpture

PAR

GUSTAVE COQUIOT

---

AVEC 48 REPRODUCTIONS

---

CINQUIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE OLLENDORFF  
50, Chaussée d'Antin, 50  
PARIS

*Copyright by Librairie Ollendorff, 1914.*

## PIERRE BONNARD

---

Dans son clairvoyant compte rendu du Salon d'automne de 1910, Louis Vauxcelles, à propos de ce beau peintre, écrivait fort justement :

« M. Bonnard, c'est la fantaisie, l'instinct, le primesaut ingénu, l'invention jaillissante et fleurie, l'agrément français, espiègle et attendri. C'est aussi le délice des gammes atténuées, des tons de tapisseries fanées, des chairs irisées et nacrées dans la pénombre. En ses panneaux décoratifs mille histoires aussi amusantes que les *Mille et une Nuits*



---

PIERRE BONNARD

---

nous sont narrées avec verve ; de belles filles nues traversent l'Océan, accoudées à des monstres marins, cependant que des passagers, mal éveillés, regardent avec stupeur, du pont de leur bateau, voguer les sirènes enchanteresses ; un Chinois de paravent songe ; des enfants s'ébattent, une île féérique naît sur un rocher ; des bêtes, flamants, ibis, pélicans goîtreux, déambulent. C'est touffu, mais sans désordre, d'une impression où tout se suggère sans s'imposer à nos sens. On évoque les noms de Fragonard, des auteurs aimés des « Cabinets de singes ». Rien de plus moderne, et rien de plus filialement attaché à la tradition. Je crois bien que nous sommes ici en présence d'un chef-d'œuvre. »

Oui, chaque fois que l'on se trouvera devant un panneau décoratif de M. Bonnard, ce sera le même émerveillement. Nul instinct de peintre ne semble être plus spontané,

---

## CUBISTES, FUTURISTES ET PASSÉISTES

---

plus direct. Ces décorations-là sont longuement mûries; et cependant elles paraissent se développer sur la toile avec une négligence, un laisser-aller enchantés. On a souvent répété que M. Bonnard était le plus peintre de toute sa génération; rien n'est plus exact. Il se joue, lui, de toutes les difficultés; et il trouve toujours le moyen de se faire prendre au sérieux avec l'art le plus espiègle, le plus fantaisiste qui soit.

Tout de suite, il a eu une originalité; tout de suite il a eu tous ses dons. Heureux artiste, il n'a eu qu'à travailler pour toujours nous plaire plus que tous les autres. Il a tout essayé et il a toujours triomphé! Paysages, figures, natures mortes, décorations, intérieurs, portraits, etc., etc... il a tout marqué de sa jeune griffe charmante; il a tout imprégné de son jeune bonheur. Écoutez ce que M. Octave Mirbeau pense à son sujet :

---

PIERRE BONNARD

---

« Bonnard ne se défend pas de laisser partout percer sa fantaisie, au gré de sa curiosité primesautière. Son dessin, spontané, profondément original, aigu, inoubliable, est particulièrement évocateur. Il est aussi malicieux à ravir, d'une grâce souveraine, d'une hardiesse que rien n'arrête. Mais son goût, relevé, rare et un sentiment exquis de la mesure lui donnent l'aisance qu'il faut pour faire jouer les formes et chanter les harmonies les plus inattendues. L'intention qui paraît dans le plus léger de ses traits et le plus frêle en apparence de ses accents de couleur fait du moindre de ses croquis un objet complet, autonome. Il n'y a pas, entre toutes ses œuvres, un seul morceau — si étroit soit le rectangle — où il ne ramasse et n'écrive vigoureusement une composition parfaite. »

Voyez, en effet, ses illustrations de beaux

---

## CUBISTES, FUTURISTES ET PASSÉISTES

---

livres : ses dessins de *Daphnis et Chloé*, de *Parallèlement*, de la *628-E8*, des *Histoires naturelles*, etc., etc. ; chacun de ces dessins-là, c'est tout un bas-relief ou tout un paysage, toute la Femme ou tout l'Animal ! C'est un dessin merveilleux, fait de séduction, de force comme alanguie ; — ou c'est l'expressive silhouette de tout un pays, avec des tas de « repentirs » au crayon ou avec ces savoureux noirs d'encre qui font si bien chanter la page !

Quand Renoir ne sera plus parmi nous, c'est, assurément, M. Pierre Bonnard qui sera le véritable enchanteur de la Nuance !

